



Les troubles de Prologue en chaire.....	2
Deux coqs de village s'affrontent	4
Inscription sur une pierre tombale	6
Fantômes sur la Serpentine	9
Les cahiers de crédit retrouvés	14
Sainte-Catherine et tire	17
Première neige à Prologue.....	19
Conteur de talent.....	21



Les troubles de Prologue en chaire

Prologue, dimanche 2 novembre 1851

Le curé Chandonnay en a assez de ces disparitions. Il veut que cela cesse. Il invite, dans un vibrant sermon, les coupables à se repentir. Est-ce que cet appel ne sera que vœux pieux ?

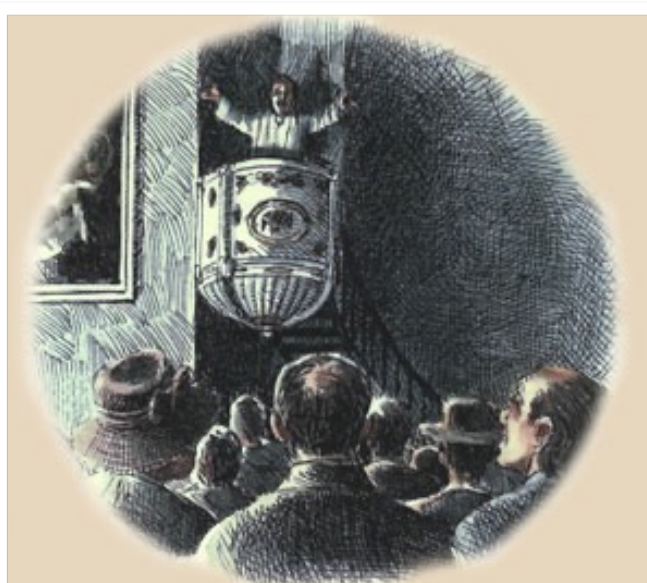
L'histoire de la disparition des livres de comptes s'est répandue comme une traînée de poudre à travers la seigneurie. Forcément, les habitants n'ont pas voulu remettre quoi que ce soit au marchand avant que celui-ci ne retrouve ses livres. On raconte que c'est encore une astuce du marchand pour exiger plus que son dû. De toute manière, pas besoin d'avoir la «tête à Papineau» pour voir dans ce délai de grâce une sorte d'avantage.

Et aucune âme repentante ne s'est encore présentée au confessionnal pour avouer son larcin. Encore une fois, on prend la populace en otage. Mais cette fois-ci, cela semble à son avantage. S'agirait-il d'un nouveau Robin des bois détroussant les riches pour donner aux pauvres ? En ce cas, nul doute que l'auteur saura recueillir une certaine sympathie populaire...

Mais monsieur le curé ne l'entend pas de cette oreille. Et je sens qu'il s'apprête à nous chauffer les oreilles pendant son sermon. Dieu soit loué! Monsieur le curé a pris la semaine pour se relever de sa belle épouvante dans le confessionnal. J'imagine qu'il a fourbi ses armes et aiguisé sa langue pour nous livrer un sermon enflammé. Ah! J'en ai l'eau à la bouche et j'ai hâte de goûter son verbe inspiré. Vivement que monsieur le curé ramène ses brebis égarées dans le droit chemin. Notre pasteur monte en chaire, s'éclaircit la voix et entonne :

– Dieu est infiniment miséricordieux!

Puis, silencieux, il regarde chacun de ses paroissiens avec insistance. Plusieurs croient, à ce moment précis, que le chat va enfin sortir du sac. Nul doute que le saint homme va punir sévèrement le coupable, là, maintenant, en pleine messe... Le silence est de plomb et sans doute quelques habitants, qui en ont épais sur la conscience, commencent à avoir chaud. D'autres, blancs comme neige, éprouvent néanmoins un malaise : ils rajustent le col empesé de leur chemise,



regardent à gauche et à droite en cherchant un coupable. On dirait que tous les habitants redoutent de passer dans le tordeur du curé, d'être jetés dans le même panier.

Après cette longue pause, Chandonnay reprend à voix basse, en chuchotant pour que tous tendent bien l'oreille et que le message soit bien compris :

– Dieu pardonne à celui qui connaît des égarements pourvu qu'il sache demander pardon et réparer le tort qu'il a causé. Gravement, il annonce que le marchand Eustache Lavoie demande à ses débiteurs de se rendre au magasin pour lui permettre de reconstituer, avec leur aide et de mémoire, ses livres de comptes. Une liste sera ainsi confectionnée et permettra à chacun de régler ses dettes. Et du même souffle, implore les paroissiens de prier pour le salut des voleurs afin que la lumière divine les éclaire... En attendant, il n'y aura pas de « cruxification » dans le chœur de l'église ! Monsieur le curé baigne lui aussi dans la plus noire ignorance. Au grand dam des paroissiens, les malfaisants courent toujours.

À la sortie de la messe, on commente et quelques-uns se regardent avec suspicion... Quelle zizanie, mes amis ! Qu'advient-il de notre si paisible communauté, aujourd'hui secouée de tant d'événements troublants ?

Augustin Lebeau, journaliste



Deux coqs de village s'affrontent

Prologue, mardi 4 novembre 1851

C'est d'un pas lent que Léon Simard, ayant encore en tête le sermon du curé Chandonnay, se rend chez le marchand Eustache Lavoie. Il sait que la rencontre ne sera pas facile. Les deux hommes ne s'aiment guère et cela ne date pas d'aujourd'hui. En outre, ils ont la réputation d'être chacun près de leurs sous! Qui plus est, les deux hommes sont également conscients de leur «importance» dans le village.

Léon est l'un des plus «gros habitants » de la seigneurie. Il engage plusieurs ouvriers agricoles et les rendements de sa terre sont enviables. Il produit annuellement des surplus et il vend le plus souvent son blé à des marchands de l'extérieur. Il possède plusieurs paires de bœufs de labour et il loue leur service à d'autres habitants qui n'en possèdent pas.

En fait, Léon vient très rarement au magasin. C'est son épouse Marie, sœur d'Anabelle, qui fait les commissions pour lui. Léon tient chez lui ses propres livres de comptes. Ces livres contiennent toutes sortes de renseignements concernant les dépenses et les revenus rattachés à son exploitation agricole. Ils contiennent également une liste des achats de consommation que son épouse fait pour l'entretien de la famille.

Liste en poche, il pousse la porte du magasin. Une clochette annonce son entrée. Il est cependant soucieux. Son épouse a tellement insisté pour l'accompagner. Se pourrait-il qu'elle s'ennuie à ce point de sa sœur ?

C'est d'abord Anabelle qui l'accueille. Elle semble nerveuse. La voix étouffée, elle demande à son beau-frère :

— Marie, est-elle souffrante?

La question ne semble pas étonnante pour Léon, car il sait bien qu'en d'autres circonstances il aurait laissé Marie venir régler les comptes de la maison.

— Non, elle n'est pas souffrante! Elle vous envoie ses salutations. Je viens pour régler mes petites dettes, ce ne devrait pas être trop long, car je tiens fidèlement le compte de mes achats au magasin.

À la vue de la liste, Anabelle devient toute pâle. Léon, tout à ses pensées, ne remarque pas la blancheur soudaine d'Anabelle, pas plus qu'il ne se rend compte de la présence de madame Simard.

— Où est votre mari, demande-t-il promptement?

— Là, juste derrière, il vous attend.



— Oh! bonjour madame Simard, j'espère que votre santé est bonne!

— Très bonne, répond-elle sans faire plus de façon.

Léon va rejoindre le marchand. Anabelle et Marie-Claude attendent que le ciel leur tombe sur la tête. Il leur paraît évident que leur secret sera mis à jour. Impossible d'y échapper.

Liste en main, Léon constate que le total de ses dépenses ne correspond pas à celui que le marchand a en mémoire.

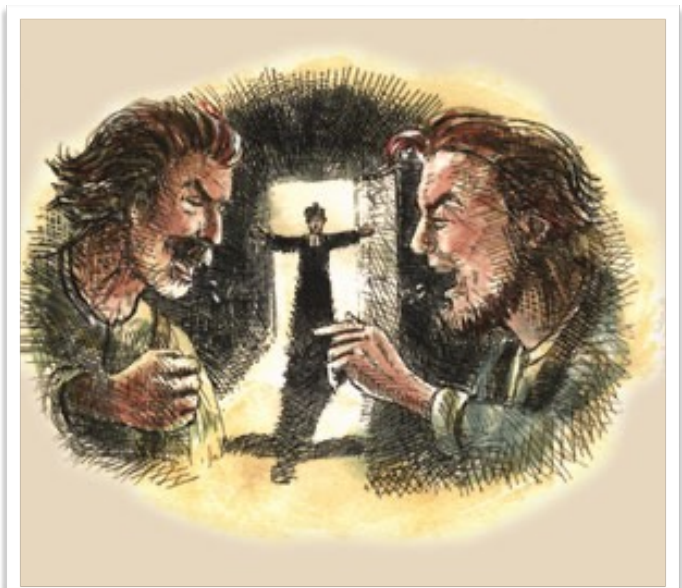
Le bruit de la clochette de la porte fait sortir les deux femmes de leur torpeur. Monsieur le curé Chandonnay fait son entrée dans le magasin. Il vient régler ses dettes. Mais il a vu, par une des fenêtres du presbytère, Léon Simard entrer dans le magasin. En fait, il vient prêter main-forte aux dames Anabelle et Marie-Claude. Monsieur le curé est certes au courant du secret, car son confessionnal est le lieu privilégié de toutes les confidences.

Des éclats de voix montent de l'arrière du magasin : Eustache et Léon s'invectivent et s'accusent mutuellement d'être des voleurs.

— La charité et la générosité empruntent parfois des chemins tortueux mes frères, de grâce, calmez-vous. Vos paroles dépassent vos pensées.

La présence du prêtre a tôt fait de calmer les esprits.

— Je vais chercher mon épouse, lance Léon en quittant prestement les lieux.



Augustin Lebeau, journaliste



Inscription sur une pierre tombale

Prologue, mercredi 5 novembre 1851

Ce mercredi, Monsieur le Curé a des malades à visiter dans le deuxième rang de la seigneurie. Comme de coutume, il emprunte le cimetière. Je n'ai jamais partagé cette sorte d'exaltation macabre de monsieur le curé pour son cimetière. D'ailleurs, le fossoyeur Roger Lamarre entretient lui aussi une singulière relation avec ce triste lieu où sont enterrées trois de ses six filles. Mais ça, c'est une autre histoire.

Pour Chandonnay, l'agrandissement du cimetière est la preuve de la « vitalité » du village : c'est la preuve que les jeunes « poussent » les vieux par l'autre bout, c'est le fil de l'histoire et de la continuité telles que voulues par le bon Dieu.

— Un village qui n'a pas l'orgueil de son cimetière est un village de sauvages voué à la disparition et à l'oubli. C'est un lieu de mémoire, une sorte de musée où gisent, paisibles, nos ancêtres. Et il en sera ainsi pour des siècles et des siècles. Tenez, un jour, il faudra repousser les grilles du cimetière parce que nos vaillants défricheurs auront repoussé les limites de la forêt. Plus il y aura de pierres tombales ici, plus il y aura de place pour la vie au village.

Je ne sais quoi répondre. Monsieur le curé poursuit, joyeux :

— Ça veut vivre par « icitte », monsieur Lebeau. Et puis, n'oubliez pas que Dieu prête la vie : il est normal qu'il la reprenne lorsqu'il le juge approprié, non ?

— D'accord monsieur le curé. Mais la promenade matinale au cimetière, non merci pour moi ! Je préfère la vivante compagnie de mes pairs plutôt que de faire les cent pas par-dessus les os blanchis de mes ancêtres. On aura toute l'éternité pour y dormir profondément. Le bon Dieu me prête la vie : alors je ne la gaspillerai pas à contempler les rappelés... Ce n'est pas parce qu'un forgeron ferre gracieusement mon cheval Gascon que je ne quitterai plus sa boutique de forge...

Perdu dans ses sombres rêveries, monsieur le curé ne fit pas attention à une pierre tombale plantée sur SON propre lot. Cela me crevait les yeux alors que notre bon curé continuait à louer nos ancêtres six pieds sous terre. Étonné, je lui demandai s'il songeait à nous « quitter » bientôt :

— Sauf votre respect mon Père, est-ce que Dieu vous a rappelé ?

Il me regarda curieusement avec de grands yeux de poisson. Et déjà je me mordais les lèvres en me reprochant ma brusquerie. Du tac au tac, il répliqua :

— En avez-vous assez de moi mon bon ami Lebeau ?

Il tonna d'un bon rire innocent.



— Je suis toujours prêt à quitter ce bas monde pour rejoindre Dieu dans son royaume, souffla-t-il d'une voix résignée.

Je fis un geste piteux en pointant du doigt l'épithaphe gravée sur le monument :

Ci-gît Monsieur le Curé Joseph-Cyprien Chandonnay

1807-1887

Cyprien Chandonnay, curé de Prologue, tourna de l'œil et tomba face contre terre.

Quelques heures plus tard, remis de nos émotions, nous sommes retournés au cimetière, c'est-à-dire sur les lieux du « crime » en compagnie du fossoyeur Roger Lamarre, un homme loyal et discret et d'un autre prêtre, ami de monsieur le curé. Nous voulions lui montrer la pierre tombale « dédiée » à notre guide spirituel. Déjà, elle n'y était plus...

Monsieur le curé parlait de ce dernier méfait comme d'une sorte de sacrilège, d'une profanation de sépulture bref, d'un indigne affront envers Dieu lui-même. Je crois bien qu'un prêtre vient de déterrer la hache de guerre mes amis : une croisade, une mission religieuse, bref une véritable guerre sainte menée au nom de Dieu! Finis les sermons ampoulés, les vaines imprécations et ses seules prières. Emporté dans sa furie, monsieur le curé ne voyait plus clair. Heureusement, son sage confrère le ramena à la raison en lui rappelant que la colère est une bien mauvaise conseillère.



Et je jure devant Dieu que je suis resté muet comme une tombe après cet étrange incident qui ressemblait davantage à une ordonnance de mise à mort qu'à une plaisanterie macabre. Pourtant, le coq n'avait pas chanté trois fois ce matin que déjà la rumeur courait et déformait la nouvelle : il ne s'agissait plus d'une épithaphe gravée sur une modeste pierre tombale, mais bien d'une fosse creusée sur le lot du curé dans laquelle on aurait jeté pêle-mêle l'épouvantail Cornélius et un homme de paille revêtu d'une authentique soutane dérobée au presbytère... Et la journée commençait à peine : Dieu seul sait quelle invention trotterait dans la tête des paroissiens dès l'Angélus!

Délivré de mon serment, j'ai passé la matinée à tenter d'apaiser les folles rumeurs répandues dans tout le canton. C'était peine perdue, car personne ne voulait croire une si pâle version des faits !



Mais qui donc veut la tête de notre curé ?

Jusqu'à maintenant, il tient bon malgré les coups bas dont il est victime. Heureusement, il n'a pas que la soutane épaisse, il a aussi la couenne! Parions qu'il gagnera son pari... Oups! Bien le pardon, Monsieur le Curé! Monsieur le curé a horreur des joueurs, puisque le jeu mène tout droit en enfer. En d'autres mots, croyons bien fort et touchons du bois : nous vaincrons contre les forces du mal qui se sont emparées du village depuis quelque temps.

Mais comment ?

D'un commun accord les deux prêtres décident de conjurer le mauvais sort qui s'acharne sur le village. On organisera dimanche prochain, jour de la Toussaint, une grande procession à la croix de chemin dans laquelle chaque paroissien priera ardemment et chantera en latin en invoquant l'aide de tous les saints du Paradis et la protection de Dieu.

Cela sera-t-il suffisant?

Augustin Lebeau, journaliste



Fantômes sur la Serpentine

Prologue, mercredi 5 novembre 1851

Je me suis pointé à l'auberge de tôt matin espérant bavarder avec James McBride, un Écossais bien sympathique. Il n'y a parfois rien comme la vision d'un étranger pour mieux voir notre propre paysage. Et puis, les Écossais ont la réputation d'être de tenaces superstitieux. Or, il est clair que les récents événements troublants ajoutent de l'eau au moulin des croyances anciennes. Je suis curieux de son opinion.

La fièvre dans le village était bien palpable ce matin : on la palpat au magasin général, au bureau du maître de poste et même dans le chemin des écoliers. Tiens, où en étaient-ils ceux-là avec cette fameuse expédition annoncée la semaine dernière ? Je me promettais d'aller recueillir des détails dès que se dissiperait ce climat de petite terreur qui contaminait notre village. Curieusement, personne ne parlait des événements et de l'affaire Chandonnay. Mais justement ce silence semblait masquer la peur ambiante : il faut se méfier de l'eau qui dort. James McBride, soucieux, prenait le frais sur la galerie de l'auberge.

Il éprouvait le même sentiment et il ne tarda pas à me faire partager ses craintes. Mon flair ne m'avait pas trompé : nous avions la même opinion.

— Je crains bien que le couvercle de la marmite va sauter bientôt, me dit-il dans un français impeccable.

— Yes, sir ! La soupe est bien chaude que je lui répons, heureux du petit effet créé par deux mots en anglais. Je crains une sorte de révolte, des actes monstrueux, un tribunal populaire où l'on pourrait pendre n'importe qui sous prétexte qu'il n'est pas comme les autres. Un sacrifice peut-être ?

— Un sacrifice ? Ce ne serait pas tellement catholique « my dear » Lebeau...

— Justement ! On s'attaque à notre curé. Et notre curé n'y peut rien. Et le bon Dieu ne fait rien. Alors, pourquoi ne pas essayer les vieilles recettes, les croyances ancestrales transmises de bouche à oreille depuis des siècles, depuis les Celtes puis les Gaulois. Nous avons les mêmes ancêtres, MacPherson. C'est précisément pour ça que nous nous comprenons comme si nous avions élevé les cochons ensemble !

— Qui pourrait-on pendre ? Un mendiant ? Un marchand ? Le seigneur Prologue ?

— Pourquoi pas ? Ils sont nombreux à rechigner contre le régime seigneurial, contre les privilèges et les richesses d'un homme bien né. Dans tout l'pays, des habitants se réunissent et se « montent » la tête. Ne présumez pas du sommeil du paysan canadien et ne réveillez pas le chat, car il pourrait bien battre la campagne, casser les carreaux du



manoir et sortir la corde à pendu! Certains agitateurs profitent peut-être de ce climat malsain ?

— Allons donc Lebeau... On ne fait pas une révolution pour une irrévérencieuse plaisanterie! Il ne faut pas voir les choses plus noires qu'elles ne le sont déjà. En fait, il vous manque une vraie fête des Morts, une « Halloween » comme nous avons en Écosse. Cette fête macabre et morbide libère les craintes, ridiculise les superstitieux, apaise les esprits tourmentés par le supposé retour des âmes mortes sur terre à la veille de la Toussaint.

— Monsieur le curé pense plutôt à une procession dimanche matin pour calmer les esprits et redonner espoir aux forces de la vie... Un long cortège qui se rendrait jusqu'à la croix de chemin, près du manoir.

— Je doute qu'une promenade matinale, serrés les uns contre les autres, puisse chasser les démons de chacun et calmer la tempête. Il faudrait une sorte d'Halloween... Eurêka ! J'ai trouvé !... une procession de nuit au cimetière !

— Oui! Oui! Un bruyant et populaire « charivari » ! Il faudrait combattre le feu par le feu...

— En Écosse, les enfants se déguisent en fantôme et rançonnent tous les adultes rencontrés. On ne refuse jamais quelques gâteries à ces faux fantômes, car ils chassent les vrais fantômes et esprits malfaisants revenus festoyer sur terre pour la Fête des morts.

— Et comment se déguise-t-on en fantôme mon cher ami ?

— My God ! Avec un drap blanc sur la tête percé de deux trous pour y mettre les yeux. Et quelques lanternes pour projeter des ombres ensorcelantes. Les enfants ne manquent jamais de bonnes idées pour faire des mauvais tours !

— Moouin. En fait, VOS fantômes ressemblent aux ravages causés par NOS « feux follets », eux aussi friands de petits dons... Je ne sais pas ce qu'en penserait monsieur le curé?

— Une âme de perdue, dix âmes de retrouvées hasardai-je.

— Le salut des âmes, mon cher ami, c'est mon jardin. Occupez-vous de votre plume et de vos oignons !

Sur l'entrefaite, monsieur le curé était apparu au bout de la galerie... Le reste de la conversation prit alors une tournure très bizarre...

— Je vais vous dire le fond de ma pensée : si tous ces « charivaristes » ne devaient être que des hommes sensés et raisonnables comme vous, j'obtempérais. Ce n'est pas le cas. J'aime et je respecte tous mes paroissiens, mais certains fidèles le sont moins que d'autres. De plus, ce n'est pas tant à mon clocher que j'ai peur qu'ils ne s'en prennent,



mais bien davantage au manoir. Ceux qui ont vécu les troubles de 1837 s'en souviennent encore : la révolte populaire est pire que toute autre guerre laissée aux fantassins et aux soldats. Le grondement de la révolte, les cris, les pleurs, les hurlements, autant de réjouissances parvenues du fond des enfers.

— Mais peut-être pourrions-nous enfin démasquer les agitateurs, les gens à qui profite ce climat de terreur? Plutôt que de s'écraser, nous proposons de nous tenir debout, tous ensemble et de montrer les dents... Nous marcherons tous demain à la croix de chemin, en plein jour, à visage découvert et en chantant. La lumière triomphe toujours des ténèbres : les bons gagnent toujours. Oui, oui. Nous marcherons avec une fanfare derrière nous dans la lumière rassurante du petit matin. Mais pensez donc un peu à l'habitant qui va faire son train en redoutant d'être la prochaine victime. Pensez donc aux enfants terrifiés par toutes ces « diableries ». Penser donc à notre communauté paniquée, convaincue qu'on lui cache des choses. Ne croyez-vous donc pas qu'elle soit tentée de changer le cours des choses, de se faire justice elle-même et d'allumer le bûcher ?

— If you can't beat him, joint us, dit un proverbe anglais. « Si vous ne pouvez les suivre, joignez-vous à eux », intervint, en désespoir de cause, James MacPherson.

— Messieurs, puis-je compter sur votre extrême discrétion ? Un charivari n'est pas une solution et il ne faudrait pas que l'on pense que j'approuve une telle manifestation populaire. Au revoir messieurs.

Je parie que Jane-Edith Caldwell, la jeune servante irlandaise de l'auberge, a surpris notre conversation. Comment le chef de bande Paulin Larose aurait-il pensé à tout cela ?

Ainsi Paulin Larose et quelques enfants du village fourbissent leurs "armes" dans un climat de folle excitation. Mais c'est à l'arme "blanche" qu'ils repousseront les âmes errantes de la veille de la Toussaint. Même s'ils combattent pour une bonne cause — après tout, c'est pour leur village—, une mère pardonnerait-elle à son enfant la détérioration d'un beau drap de lin? La question ne se pose même pas pour Paulin :

— Pas de draps, pas de costumes. Pas de costumes, pas de fantômes. Pas de fantômes donc pas « d'alouvouine » !

— Alors, on ne fait rien ?

— À moins que... À moins que....

Paulin court chez Trefflé Bellerive, son vieil ami. Ne tenant plus sa langue, il lui confie le projet de la bande. Le vieil homme réplique :

— Un charivari ! Un charivari mené par une bande d'enfants : ça va faire tout un pétard! Et si la milice se pointe mes enfants? Et si le fossoyeur sort son fusil ?

— Le fossoyeur Lamarre ne dira pas un mot! Et Daniel Laprise, le capitaine de milice dormira du plus profond sommeil... Notre petite sorcière y veillera...



— Mais c'est la guerre mes amis! De vrais patriotes! Et monsieur le curé ?

— Avec tous les bruits et menaces qui courent à son sujet ? Voyons donc! La pierre tombale, l'épouvantail Cornélius dans la fosse avec la soutane, Cornélius dans le confessionnal. Et puis, m'sieur le curé se couchera tôt, rapport à la procession de demain matin... Crois-moi, monsieur Trefflé, personne ne pourra nous arrêter. L'affaire est dans le sac !

— Je te vois venir mon moussaillon... Mmmmoi, l'affaire est dans le sac et le chat va sortir du sac n'est-ce pas ? Allez, avoue bougre de chenapan! Dis-moi un peu combien de cagoules t'auras besoin pour déguiser ta troupe.

— Une dizaine.

— Une dizaine ! Une dizaine ! Vous ne serez qu'une dizaine d'enfants ?

— Mieux vaut une dizaine de bons soldats qu'une armée de lâches !

— Paulin ! Paulin ! Que peuvent donc une poignée d'âmes pures contre tous ces morts errants et malfaisants ? C'est de la folie !

— Alors tu crois à toutes ces histoires de bonnes femmes ?

— Non, non! Mais quand même, on ne sait jamais...

— Alors, donne-m'en une douzaine, plus une.

— Dix ou douze moussaillons, cela ne fera pas le poids !

— Dix enfants, un chien nommé Poildru et deux vieux soldats prêts à mourir... Dis-moi oui Trefflé !

— Que le diable m'emporte! J'embarque mon Paulin. Et Jos Languille aussi, j'en suis certain. Il déteste tant la crédulité des superstitieux... On y sera, compte sur moi.

— Alors, nous serons au bac à dix heures ce soir.

— Avec mon vieux rafiot ?

— Certainement ! On embarque tous sauf toi et Jos. Tu nous déportes au milieu de la rivière, pis tu nous ramènes à la berge en silence. Avec nos lanternes allumées et nos flambeaux, le spectacle sera terrifiant. Puis nous remonterons jusqu'au village en faisant un vacarme de tous les diables. Il nous faudra aussi des boîtes de fer-blanc, des grelots, des agrès, des attirails, des clochettes, des tambours. Et puis quelques lanternes.

— Mais Paulin, ce n'est plus du courage c'est de la folie que de tenter ainsi le diable par la queue.

— C'est toi-même qui me dis toujours « d'aboyer plus fort que le chien enragé » !



— D'accord, d'accord.

— Écoute Trefflé, nous n'aurons pas le temps de nous rendre au cimetière. Les gens vont sortir, les gens vont suivre avec lanternes et torches, les gens vont combattre les démons à nos côtés ! Juré ! craché !

— Te rends-tu compte que je vends mon âme au diable ?

— Alors bien cher Lucifer, est-ce que tu pourrais m'aider à découper des cagoules dans notre belle voile mitée ? De toute manière, cette voile à radeau ne vaut pas cher... C'est la guerre, Trefflé ! Il faut se sacrifier un peu tout de même...



À l'heure convenue, les Desrosiers, les Lavoie, les Tudor et d'autres jeunes vêtus de draps blancs se réunissent au quai à Trefflé Bellerive. Il n'y avait âme qui vive ni dans les chemins ni au village. En cette heure tardive de la fête des Morts, tous les habitants devaient dormir à poings fermés sans se douter des manigances de leurs propres enfants...

— Cocorico... Cocorico... Cocorico...

— Mais qu'est-ce qui lui prend celui-là en pleine nuit... Est-ce un fantôme qui veut nous faire peur, lance Paulin à sa petite troupe ?

Les enfants serrent les rangs. Le son est de plus en plus près, il se rapproche et prend une violence inouïe.

— Cocorico... Cocorico... Cocorico...

Paulin, Paulin, réveille-toi. C'est l'heure... Il faut aller à l'école...

Et voilà mes amis ! C'est ainsi que se termine le rêve étrange de Paulin Larose...

Augustin Lebeau, journaliste



Les cahiers de crédit retrouvés

Prologue, dimanche 16 novembre 1851

Lors de sa dernière expédition dans les Territoires du Nord-Ouest, Séraphin Marquis s'est fait de nouveaux amis. Laissons-le nous raconter sa rencontre :

— La maladie m'a cloué au lit un mois durant dans un petit poste de traite de fourrures situé sur le lac Athabaska, plus précisément à un endroit nommé Fond-du-Lac. J'ai vécu dans une famille établie là depuis quelques années. Originaire de Laprairie, François Cloutier, mon hôte, est marié à une femme de la nation des Sauteux. Elle s'appelle Marie-Josephte Kamiskokwe. Ils se sont établis dans la région un peu par accident. Au départ, le couple accompagnait un missionnaire sulpicien qui se rendait dans différentes nations indiennes situées plus au sud dans la région du Chenal nord et des îles Manitoulin. Comment ont-ils finalement abouti au poste du Fond-du-Lac? C'est une tout autre histoire! Ils vous la raconteront peut-être un jour!

— Toujours est-il que mes nouveaux amis ont 3 beaux enfants: Venance, 7 ans, Marguerite, 5 ans et la toute dernière Clothilde âgée de 3 ans. Dès le début, Clothilde a été ma préférée; elle a les yeux perçants comme ceux d'un faucon et le sourire aussi beau qu'un lever de soleil. Venance et Marguerite sont également des enfants charmants. Ils parlent couramment deux langues; d'abord la langue de leur père, le français, puis celle de leur mère. Ils sont vifs et imaginatifs et avec le temps, ces enfants sont devenus un peu les miens.

— Quelque temps avant mon départ, la maladie a frappé les enfants qui ont eu de fortes fièvres et leur vie semblait en danger. C'est la médecine indienne qui en est venue à bout. Cela a fait réfléchir François Cloutier et Marie-Josephte Kamiskokwe. Songeurs, ils m'ont fait la réflexion que les enfants auraient pu mourir sans avoir même reçu le sacrement du baptême. Je dois vous dire que dans ces régions reculées, il n'y a pas de prêtre résident. Je leur ai donc proposé de m'accompagner dans mon voyage de retour afin de faire baptiser les enfants par notre bon curé Joseph-Cyprien Chandonnay.

— Lorsque nous sommes arrivés au village, nous avons sans tarder, pris la direction du presbytère. Je dois dire que l'accueil de l'abbé Chandonnay fut très



Retour au Début

chaleureux. Il permit à la famille de monter une tente dans un petit champ derrière l'église. Cette installation est devenue une véritable attraction pour tous les habitants de la seigneurie et surtout pour les enfants. Mademoiselle Elisabeth Tremblay, qui est très originale, a sollicité Marie-Josephte Kamiskokwe afin d'amener les enfants de l'école sur le site pour faire une leçon d'histoire. Marie-Josephte Kamiskokwe a profité de l'occasion pour raconter aux enfants, l'histoire de la «création du monde» telle que transmise par ses aïeux».

Séraphin Marquis semble avoir été profondément marqué par ces gens. Quoiqu'il en soit, le temps passe et ses amis devront sûrement repartir bientôt. C'est du moins ce que François Cloutier a laissé entendre. Je présume qu'il ne sera pas le seul à s'attrister du départ prochain de cette famille. En effet, j'ai remarqué que Paulin Larose s'était fait un nouvel ami au cours de la journée où madame Tremblay les a amenés au campement des Cloutier.

Pour avoir longuement discuté avec lui, je constate que le petit Venance connaît beaucoup de choses qui frappent l'imagination. Le jeune Paulin Larose en est justement tout ébloui et depuis leur première rencontre, ils sont pour ainsi dire inséparables. Marguerite, la petite sœur de Venance et Édith Larose se joignent parfois à leurs jeux.

Aujourd'hui, en ce beau dimanche du 16 novembre de l'an 1851, il est prévu que les trois jeunes métis soient baptisés en présence de toute l'assemblée dominicale. Je dois vous avouer que j'ai rarement vu l'église aussi bondée. Le baptême des jeunes métis et les événements mystérieux des derniers jours y sont sûrement pour quelque chose. Après la messe, personne n'a quitté l'église. Tous attendent avec impatience la cérémonie. Les parrains et marraines sont très excités.

Parrain de Venance : Paulin Larose.

Marraine de Venance : Élisabeth Tremblay

Parrain de Marguerite : Joseph-Cyprien Chandonnay, prêtre.

Marraine Marguerite: Édith Larose.

Parrain de Clothilde : Séraphin Marquis.

Marraine de Clothilde : Anabelle Bergeron.

Pour l'occasion, Monsieur le Curé Chandonnay est revêtu des vêtements réservés pour la cérémonie du sacrement du baptême. Je le vois se diriger lentement vers le grand pupitre dans lequel sont conservés les registres paroissiaux. Il ouvre le tiroir et laisse échapper un grand cri.

Séraphin Marquis quitte prestement son banc pour venir à sa rescousse.



Celui-ci est à genoux et la tête appuyée sur le pupitre, il implore la divine Providence. Je comprends qu'il remercie Dieu de s'être manifesté. Je m'approche de la scène et c'est alors que je l'entends murmurer sans cesse :

— Merci, mon Dieu, merci, bonne Sainte-Vierge, merci, notre seigneur!

D'autres curieux les rejoignent, mais d'un geste large Monsieur le curé disperse les badauds et somme Eustache Lavoie, le marchand, de s'approcher. Ce dernier ne se fait pas attendre, il arrive à toutes jambes et demande :

— Que se passe-t-il, monsieur le curé?

Monsieur le curé Chandonnay ouvre de nouveau le tiroir du pupitre qui contient les registres paroissiaux.

— Regarde Eustache, dit-il enjoué.

— Misère de vinguienne, ce sont mes livres de crédit, s'exclame Eustache! Et, ils sont intacts! Quelle histoire! Quelle histoire!

Augustin Lebeau, journaliste



Sainte-Catherine et tire

Prologue, mardi 25 novembre 1851

Mademoiselle Élisabeth a une surprise pour les enfants. Elle apporte un gros panier rempli de tire Sainte-Catherine. Elle s'est donné la peine de les emballer dans de beaux papiers fournis par la femme du marchand Eustache Lavoie. Ce n'est pas la première fois qu'Anabelle Bergeron donne des fournitures à l'école du village.

Mais mademoiselle Tremblay n'est pas la seule qui ait pensé à apporter de la tire. Plusieurs enfants ont fait de même. Quant aux autres, ils savent qu'en rentrant à la maison en fin de journée ils auront de quoi se sucrer le bec.

Hélène est dans la lune. Elle imagine sa mère et son père en train de préparer la tire Sainte-Catherine. Elle les entend rire et les voit se bousculer. Si elle parvient si bien à imaginer ce qui se passe, c'est parce qu'elle garde en mémoire la scène de l'an passé. Une fois le sucre et la mélasse cuits, on procède à la période de refroidissement puis papa et maman étirent la tire aussi vivement et aussi longtemps que possible. Hélène est convaincue que la tire de ses parents est la meilleure. Elle a une si belle couleur et elle sent tellement bon. Hélène est ainsi à ses gourmandes pensées lorsque mademoiselle Élisabeth l'invite à goûter à sa tire.



Mademoiselle Élisabeth organise durant la récréation des rondes et des danses. Puis l'idée lui vient que l'hiver est proche.

Elle dit alors aux enfants :

— Il faut profiter des dernières belles journées d'automne. Il est vrai que l'on ne peut plus attraper de papillons et que la plupart des oiseaux migrants sont partis.

— C'est bien vrai, ajoute Violette, j'ai vu les canards de l'île aux fermiers quitter le territoire il y a de ça trois semaines. Ils reviendront seulement le printemps prochain.

— Tu as raison Violette! Les enfants, dehors, tout nous invite à faire une belle promenade. Nous irons au bois pour ramasser des feuilles afin de compléter l'herbier que nous avons entrepris il y a déjà quelques semaines. Nous n'avons que des feuilles d'érable. Pourtant, il y a plusieurs autres essences dans ce boisé. Je vous mets au défi de me trouver des

feuilles de hêtre, de frêne et d'orme. Avant de partir, on va identifier ces arbres et comme ça ce sera plus facile de ramasser leurs feuilles.

Le monde des écoliers est bien joyeux aujourd'hui et celui des grands le sera tout autant en soirée.

Depuis plusieurs années, une soirée de danse a lieu à l'auberge de Thérèse Chiasson. Henri Lambert, un «bon violoneux» comme on dit par ici et Pétronille Papineau sont les artistes invités. Toute la belle compagnie de la paroisse s'y donne rendez-vous.

Henri enjôle très tôt l'assistance avec des rythmes endiablés. De son côté, Pétronille guette l'arrivée du docteur Harris. Dès son entrée dans la salle, elle se précipite vers lui et entreprend de lui raconter quelques-unes des péripéties de son voyage en Angleterre.

Augustin Lebeau, journaliste



Première neige à Prologue

Prologue, mercredi 26 novembre 1851

Ce matin en se rendant en classe, les garçons et les filles ont le nez en l'air. Les flocons tombent doucement, sans s'affoler! Ils se posent lentement sur les bouts de nez et fondent aussitôt!

Avant de rentrer sagement en classe, un cercle de bambins se forme autour de Paulin Larose et du jeune Cloutier. Venance suggère de former plusieurs bandes afin de profiter au maximum des plaisirs qu'offre cette blanche saison.

— Je connais les noms de plusieurs bandes qui vivent dans le territoire d'où je viens. Il y a la bande de l'Arbre Croche, de l'Ours, de la Petite Tortue, de la Grande Tortue, de la Loutre, dit-il, prêt à passer à l'action.

À ces noms évocateurs, les enfants manifestent bruyamment leur étonnement.

— Ce sera comme Venance a dit, ajoute Louis Forbes, un petit garçon très influent auprès des autres écoliers!

— Oh! oui! renchérit Maxime (qui depuis la fin de la saison agricole et l'annonce faite par mademoiselle Tremblay d'une expédition pour récompenser l'assiduité est régulièrement présent en classe), ce sera épatant !

Pour sa part, Paulin Larose propose que chacune des bandes ainsi formées en viennent à organiser un événement spécial et invitent les autres bandes à participer à l'activité.

Rose Lamarre, rouge d'excitation, suggère alors quelques activités :

— On pourrait faire un concours de bonhomme de neige, une course de chiens, une course de raquette, des glissades en traîneaux, des batailles de boule de neige et...

Le souffle lui manquant, la petite Édith Larose vient à son aide.

— Les filles devront aussi faire partie de ces bandes sinon...!

— Bien sûr que les filles viendront, chuchote Louis Desrosiers qui a l'œil sur l'une des plus belles de la classe.



À son âge, il pense déjà ne plus pouvoir se passer de la présence de la jolie... hum! Mieux vaut être discret, car la jeune fille en question ne connaît pas encore l'émotion qui habite le jeune Desrosier!

Mais la discrétion n'est pas l'affaire de tout le monde et une certaine personne, reconnue comme manquant totalement de cette qualité primordiale, applaudit alors malicieusement Ti-Louis. Avec amusement, elle lorgne Louis Desrosier! Celui-ci pense bien fondre avec la neige, mais Venance, bien loin de ces espiègleries, s'avance au centre du cercle et ajoute:

— Bien sûr, chaque bande pourrait avoir une chefferesse et avec l'assistance des autres filles du groupe elle serait en charge de réunir toutes les autres bandes.

— Et les parents dans tout cela, rétorque le petit Forbes qui adore ses parents!

Nul n'a le temps d'émettre d'avis sur cette délicate question, car la cloche se fait entendre.

Mademoiselle Tremblay remarque très vite que les enfants ne sont pas du tout à leur affaire.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe les enfants, demande-t-elle, soucieuse.

Personne ne répond, de peur que la maîtresse n'apprécie pas les motifs de leur rêverie. Mais tous regardent Venance comme s'il était le seul responsable de toute l'affaire.

Forcément, mademoiselle Tremblay voit le manège. Elle interroge donc Venance.

— Dis-moi Venance, que se passe-t-il ici? J'espère que personne ne prépare de mauvais tours!

Mais, Venance garde silence. Devant ce refus d'obtempérer, mademoiselle Tremblay retourne à son pupitre. Puis, après quelques instants de réflexion, elle lance :

— Bon! je vous laisse à vos secrets, car je vous fais confiance! Avant que l'on passe à la leçon d'écriture, j'ai pensé qu'il serait intéressant, afin de rendre l'hiver plus agréable, de vous regrouper en petites bandes de 3 ou 4 personnes. Il faudrait que les plus petits ainsi que les filles soient répartis également avec les plus grands. Il faudrait aussi réfléchir à une activité que l'école pourrait organiser pour tout le village! Une course de raquettes ou quelque chose d'autre! Pensez-y, consultez-vous et vous m'en parlerez lorsque vous serez prêts!

— Aujourd'hui, pour la leçon d'écriture, je veux que les plus grands m'écrivent une dissertation sur la première neige et les plaisirs de l'hiver. Les petits feront des dessins pour accompagner les textes.

Les enfants se regardent en silence. Une question est dans tous les esprits. Est-ce que mademoiselle Tremblay a le don de deviner les pensées ? Comment a-t-elle pu savoir ce qui se trame dans leurs têtes? Béats d'admiration, tous se mettent à la tâche. Décidément, mademoiselle Tremblay sort de l'ordinaire!

Augustin Lebeau, journaliste



Conteur de talent

Prologue, jeudi 27 novembre 1851

Comme à tous les jeudis dans la famille de Jovite Lambert, c'est soir de fête. Mathilde et Louise, Justine et Pierre sont aux anges, car papa va leur lire la suite de l'histoire du Garde-chasse.

Cette histoire est reproduite tous les jeudis dans la rubrique des Mélanges littéraires du journal la Minerve que Thérèse Chiasson donne à chaque semaine à Monsieur Lambert. Monsieur Lambert espère ainsi donner le goût de la lecture à ses enfants et il a trouvé ce moyen pour les intéresser au monde et à ses traditions.

Ce soir, nous en sommes au septième épisode et les enfants ont très hâte de connaître la suite. Ils se sont vite attachés aux héros de l'histoire. Pour les jumelles, le chien «Choupille» est le personnage le plus intéressant. Pour Pierre, c'est le garde-chasse et Justine admire «Fanchette», la petite-fille de la famille. L'histoire raconte l'installation et le drame vécu par la famille d'un garde-chasse venu s'établir dans la «Maison-Grise» pour surveiller et arrêter les braconniers qui piègent les animaux vivants sur les terres du comte Dubreuil.

La description du château, des habitudes de la comtesse Dubreuil et de l'action des braconniers a emballé les enfants dès les premiers épisodes. L'écoute est formidable. Pas besoin de demander le silence. Pas besoin de demander d'être tranquille. Les oreilles sont tendues et la mémoire enregistre, car...!

Car le lendemain, Pierre se fera un grand plaisir de répéter devant la classe la suite des événements. Et oui, mademoiselle Tremblay veut faire partager aussi aux autres enfants la grande chance des petits Lambert. Leur père sait lire et écrire ce qui est très rare chez les habitants de la seigneurie. Pierre, malgré son jeune âge, est un fameux conteur. Il sait donc captiver les enfants et mademoiselle Elisabeth.

Comme un comédien, Pierre sait régler ses effets, ses silences et ses montées de timbre. Sur son banc, il bouge beaucoup, dramatise à outrance et reprend en les accentuant les gestes de ses personnages.



Bientôt les enfants, dépayés, plongés dans un monde imaginaire, se laissent emporter par le récit.

Pierre est heureux, il a fait son effet! Le garçon a l'ambition de devenir un conteur respecté et invité dans toutes les localités. Il garde en mémoire la performance incroyable d'un conteur que son père avait invité à la maison, il y a de ça deux ans. Il avait admiré sa belle maîtrise de la langue parlée. Installé au centre de la place, sa performance avait duré des heures. Et jamais, ne cesse de se répéter Pierre, je n'avais été aussi heureux!

Augustin Lebeau, journaliste

